**Les pavés de l'enfer**

A l'occasion de la rentrée littéraire 2020, la France connut un deuil mémorable : car voulant faire du spectacle à bon compte, l'agitateur Marc-Olivier Fogiel avait invitées sur un même plateau, sans les en avoir prévenues, ces deux pointures de la pensée francophone imprimée que sont Marcel Lévy et Fabienne Nothomb ; connaissant son affaire, il parvint sans peine à les faire se battre, d'abord en mots blessants ou crus puis en coups et torgnoles – accordons-lui quand même le bénéfice du doute, et considérons qu'il n'avait pas prévu la séance de pancrace. Or chacune des étoiles comptait un petit millier de fanatiques dans le public de l'émission ; si bien que, le temps que les services d'ordre de la chaîne missent fin au pugilat à coups de matraques et de lacrymogènes, Lévy était mort et Nothomb agonisante. Leurs âmes éternelles s'envolèrent de concert vers les cieux silencieux pour se retrouver l'une derrière l'autre dans la queue qui se formait devant le guichet du grand saint Pierre ; ce fut bientôt le tour de Lévy, que l'éternel Gardien accueillit par ces mots de bienvenue :

– Nom, prénom, dernière occupation sur terre.

– Lévy, Marc, étrangler mademoiselle.

– Bon. Vue sa gueule, c'est pas un crime. Par "dernière occupation", je voulais dire : "de longue durée". Vous avez bien eu un métier ?

– J'étais écrivain, c'est donc pas marqué sur vos registres ?

– Si, mais il vaut toujours mieux vérifier : à preuve qu'ils s'étaient trompés, ils avaient mis "marchand de papier". Alors, nous disons : écrit-vain... Je vois ici que vous avez eu pas mal de succès ; voyons les titres : "une semaine pour une éternité..." Qu'est-ce que ça raconte, ça ?

– Oh, pas grand'chose, presque rien, juste une belle histoire d'amour sans prétentions. J'ai fait ce que j'ai pu. Vous savez, je ne me suis jamais pris au sérieux ; je ne suis qu'un conteur, qu'un forgeron des mots, je travaille surtout beaucoup, c'est très laborieux ! Je sais bien que je n'ai aucun talent mais j'écris par amour du public qui est si gentil.

– C'est marqué "légers blasphèmes", dans mes fiches...

– Allez, quoi, m'sieur, fais pas ton bôtard, laisse-moi je rentre, sur ta mère j'l'ai pas fait exprès je te jure, juste j'ai voulu déconner comme quoi le héros c'est un ange l'héroïne un démon ou bien le contraire je sais même pus pis à la fin ils font l'amour et le monde il est tout sauvé.

– O.K., je vois le genre. Et celui-là, là : "et si c'était vrai..." (décidément, vous aimez foutre de la ponctuation dans vos titres, vous !) "et si c'était vrai trois petits points", ça parle de quoi ?

– Wof ! Un type qui vit dans un placard, je pense. Ou bien une fille, je suis même plus sûr. En tout cas, c'est en Amérique. Vous savez, y'en a tellement qu'au bout d'un moment... Ah, non, maintenant je m'en souviens : c'est bien le fantôme d'une meuf qui vit dans le placard d'un keum.

– Bien. Ecoutez, je crois que je vais être coulant avec vous. Ici, on aime mieux les Lévys que les Cohens. Des histoires comme les vôtres, y'a pas de quoi fouetter un chat... Vous me ferez quatre paters et seize avés plus un credo et vous pourrez rentrer. En latin, parce que c'est redevenu la mode.

– Euh...

– Evidemment, vous ne le parlez pas... C'est pas grave. Vous irez au purgatoire le temps d'apprendre.

– Au purgatoire ?

– C'est là qu'on a foutu les enseignants. Comme ils ont pas d'âme, quand ils meurent, ils savent pas où aller ; alors comme ceux d'en bas sont au fond pas aussi mauvais qu'ils en ont l'air, ils les recueillent et les nourrissent. Nous, pour pas les gêner, on fait semblant qu'on les a pas vus faire.

Lorsque l'écrivain fut allé se faire cultiver, l'auteure qui le suivait, aussi vive que d'habitude (si l'on ose employer l'adjectif "vive" au sujet de l'âme d'une défunte de son vivant malade d'acribologie) écarquilla deux yeux pétillants, adressant à l'Immortel ces paroles ailées :

– Moi, je sais le latin (et le grec, et le japonais, et le néerlandais, et le peul, et le mina, et l'ouzbek et le karakalpak et même l'anglais). Je peux entrer ?

– Holà, holà, holà, impertinente ! Présentez-vous d'abord.

– *Gomen nasaï*. Nothomb, Amélie, romancière.

– *Yurishite ageru* pour cette fois.

– *Domo arigato*.

– Qu'est-ce que c'est que ça, déjà, le karakalpak ?

– Le langage des habitants de l'ancienne karakalpakie, ô grand saint Pierre.

– Voilà qui est mieux : un peu de respect ne coûte pas grand'chose ! D'ailleurs, question respect, vous êtes bien dans le rouge, là : parce que je vois que vos machins, c'est quand même un festival de saloperies ; rien que dans celui-là, là, "hygiène de l'assassin" : "bite, couille, chier, chiasse, dégueuler..."

– Oui, oh : des mots, des mots... D'abord, je suis pas la première nénette à écrire des cochoncetés : avant moi, y'a eu Colette Gallimard et madame de Sévigné. Et puis, hein, dans la mesure où vous laissez entrer l'autre tache au bout de cinq minutes, je vois pas bien pourquoi vous voudriez m'emmerder !

– Vous êtes gonflée ! Lui, il était modeste...

– Pour un type qui passe sa vie à la télé, vous ne trouvez pas que c'est un comble ? Disons plutôt que je manque d'hypocrisie. Pas ma faute si je suis assez géniale pour avoir conscience de mon génie.

– L'orgueil est le premier des sept péchés capitaux, mon enfant...

– Mais la franchise est fille de la justice, seconde des quatre vertus cardinales.

– Non mais dites donc ! Ici, c'est moi qui dis le catéchisme, espèce de péronelle ! Si vous voulez discuter théologie ou casuistique, figurez-vous que c'est en bas que ça se passe : tous les jésuites s'y trouvent.

– Pas d'âme, eux non plus ?

– Pas de coeur. En outre, certains de leurs débats n'ont pas tellement plu à celui-qui-est-amour.

– Comme la *disputatio* pour savoir si la vierge Marie a joui durant la visitation ? On l'avait faite, au lycée : *an virgo Maria semen emiserit in copulationem cum sancto spirito...*

– Non, pas celle-là : celle sur la transsubstanciation et l'excrément.

– Connais pas...

– "Est-ce que lorsqu'il va popo, le catholique qui revient d'avoir communié fait caca le corps du Christ ?" Ils ont *osé* se le demander ; ça l'a vraiment foutu en pétard ! La dernière fois que je l'avais vu dans cet état-là, les marchands du temple de Jérusalem en avaient pris plein leur gueule... Là, Il nous a dit, je me souviens très bien : "tout jésuite qui se branle encore les méninges de cette façon-là, vous me lui foutrez le crématoire à perpète ; parce que j'ai beau être amour et pardon, y faut quand même pas jouer avec le fils de l'Homme."

– Dites, moi, j'ai jamais été jusque là, hein ! Je me suis prise pour lui quand j'étais petite, mais ça m'a vite passé ! Naturellement, je ne vais pas vous dire que je suis une sainte : je me suis beaucoup masturbée, au malpropre comme au figuré ; mais enfin, connaître deux-trois gros mots...

– C'est pas ça, le critère. Ce qui compte, c'est la nocivité de vos textes.

– Aïe, je suis bien mal partie.

– Pas sûr. Depuis dix minutes qu'on bavarde et que je feuillette celui-ci, là, "journal d'Hirondelle"...

– C'est l'un des pires, vous savez : les autres sont beaucoup moins malsains.

– Mais non, mais non : rien de malsain ! Un assassin qui se tripote après chaque meurtre et finit dans un placard à manger le journal intime d'une gamine, quel mal y a-t-il à ça ?

– Vous êtes ironique ! Ça n'est pas ce que j'attendais d'un grand saint tel que vous...

– Figurez-vous que j'étais sincère. Voyons-voir celui-là : "cosmétique de l'ennemi"... Qu'est-ce que ça a comme sujet ?

– Un type qui devient fou dans un aéroport en se rappelant qu'il a mangé de la pâtée pour chats.

– Banal. Inoffensif, même.

– Il a quand même tué sa femme...

– Ah oui, tiens : c'est vrai, c'est marqué là.

– Et à la fin il se suicide.

– Mais pourquoi pas ? Si ça peut vous faire plaisir ! Bien, votre cas n'est finalement pas si désespéré. Vous irez m'apprendre le latin au purgatoire et vous reviendrez me dire trois rangs de chapelet.

– Mais grand saint Pierre, puisque je sais déjà...

– Oui, oui, et le karakamachintruc, seulement : avez-vous le diplôme ?

– Bien sûr ! J'ai ma licence de philologie romane de l'université de Bruxelles, mention "très bien une fois".

– Non, je veux dire : celui que donnent les enseignants de l'enfer sur examen.

– Vous savez bien que non, puisque je viens d'arriver...

– Alors, je ne peux pas considérer que vous sachiez le latin.

– Comment ? Mais c'est absurde !

– Ah, c'est la règle : pas de diplôme, pas d'entrée.

– Mais... Et Jacob, et Ruth, et Esther, et Abimelek et Jakin et Boaz et Nabuchodonosor, ils ont eu besoin d'apprendre le latin peut-être ?

– Eux, c'était avant le nouveau gouvernement.

– Mais c'est proprement scandaleux ! Farfelu ! Bureaucratique ! Encore plus loufoque que la plus déjantée de mes histoires !

– Attendez que je vous explique : c'est une fois encore par charité...

– Comment cela ?

– Comprenez donc : si on laisse les gens apprendre sans devoir passer d'examens, ça rendra les enseignants malheureux ; ils se sentiront inutiles, geidront et miauleront comme des possédés, se vengeront en faisant leurs besoins dans les coins et leurs griffes sur les tapis, sauteront sur les étagères pour faire tomber les bibelots précieux... Ces bêtes-là, voyez-vous, c'est très susceptible.

– Je comprends... C'est bon, j'y vais, si c'est pour une oeuvre...

Arrivant peu après aux abords de la salle de classe, Amélie eut la surprise de voir en sortir Marc, rayonnant, certificat en main. Elle entra se faire éduquer

à son tour ; le maître la plaça au côté d'un vieil homme fatigué qui se présenta fort poliment à elle :

– Eric Blair, *alias* George Orwell ; enchanté de faire enfin la connaissance de l'admirable Amélie-san.

– Attendez ! Vous êtes l'auteur de "1984" ? Mais je vous croyais latiniste...

– Et hellenniste.

– Et vous êtes là depuis quand ?

– 21 janvier 1950.

– Mais qu'est-ce que c'est que ce foutoir ? Ils laissent sortir l'autre tout de suite, et vous...

– Vous n'avez rien compris. Peu importe qu'on sache le latin ou pas : nous l'enseigner, c'est un moyen comme un autre de nous faire souffrir pendant notre temps de purgatoire.

– Mon dieu ! Et vous êtes là depuis près de soixante-dix ans !

– Rassurez-vous : j'ai parcouru votre oeuvre (quand on n'a pas classe, on a bibliothèque ou sport, pour varier les plaisirs). J'ai lu vos textes : à mon avis, vous ne resterez pas ici bien longtemps.

– Avec tout ce que j'ai écrit comme âneries ?

– Ce qu'ils punissent, ce n'est pas la bêtise, mais la toxicité. Avez-vous fait beaucoup de dégâts ?

– Comme tout le monde, sans doute... Pas trop, j'espère. Jamais volontairement. Je n'étais pas méchante.

– Ça, ils s'en foutent : intentionnellement ou pas, ce qui compte est que l'on ait causé du dommage ; et je peux vous dire que j'ai nui, croyez-moi !

– Mais comment ça ?

– Dans mon "1984", je décrivis le monde tel qu'il ne devait pas devenir.

– C'était courageux, c'était noble !

– C'était surtout stupide, car les politiques m'ont lu ; or il y avait dans mon roman des choses auxquelles ils n'auraient jamais songé seuls.

– C'est exact, maintenant que j'y pense...

– Tenez, retournez-vous donc un peu ; vous voyez le grand monsieur là-bas, tout au fond, avec les oreilles et le nez ?

– Putain ! Charles de Gaulle !

– Dans son jeune temps, il a écrit "au fil de l'épée", "vers une armée de métier" et d'autres ouvrages techniques dans lesquels il décrit sa vision de la milice idéale. A sa lecture, les badernes de France ont éclaté de rire ; les nazis n'ont pas ri, ont appliqué ses méthodes, et nous avons perdu la guerre.

– "Nous", non : moi, je suis Belge.

– Et moi Anglais ; "nous", c'est les gens bien, face aux barbares sans cervelle.

– Alors, "nous avons perdu", c'est un pléonasme.

– Chtt ! Chtt ! C'est en sortant des conneries pareilles que j'en ai pris pour mille ans !

– Et en ce qui me concerne, vous me voyez partie pour combien ?

– Je dirais une ou deux semaines... Tels que je les connais, ils vont vous en vouloir pour certains passages de "ni d'Eve ni d'Adam".

– Mais c'est mon plus beau, y'a pas une grossièreté dedans...

– Votre petit ami y suit des cours inutiles dans une université inutile sous la surveillance de professeurs incompétents.

– Ben oui, c'est vrai, il fréquentait une "université de gare"... C'est comme ça qu'ils appellent les facs-poubelles, au Japon.

– Il considère ses études comme un temps de loisir, l'ultime répit qui lui est accordé avant qu'il ne doive entrer dans le monde du travail et se crever à la tâche jusqu'à la fin de ses jours pour des patrons inhumains et cupides.

– Woh ! Il bosse dans la boîte à papa, il est pas non plus à plaindre ! Bien mieux loti que la moyenne des nippons...

– Exactement. N'est pas fils de diamantaire qui veut. Cet homme au destin minable est donc un privilégié mais *vous*, vous décrivez sa situation déjà désespérante comme une chose normale, banale, insignifiante !

– C'était pas une prise de position politique !

– Oh, que si ! Involontaire, mais réelle apologie de l'aliénation capitaliste.

– Je voulais juste faire rigoler mes lecteurs...

– Regardez ce sol, à nos pieds : chaque dalle est marquée d'un même slogan. Que lisez-vous donc ?

– "L'enfer est pavé de bonnes intentions". Qu'est-ce que c'est encore que ces nouvelles conneries ?

– C'est la punition la plus courante, pour les fortes têtes : on vous fait peindre ça par terre sur deux ou trois kilomètres, et après, vous avez compris – enfin : en général... Regardez donc par-là.

Dans le couloir, il y avait à genoux un bonhomme chauve en sari à grosses lunettes d'écaille, occupé à graver le mantra maudit au burin (sans marteau ; à grands coups de poing). L'apercevant, Amélie sursauta :

– C'est quand même pas...

A ce moment, le maître hurla : "Nothomb ! Diplôme !" L'interpellée courut chercher le chiffon de papier qu'on lui tendait, se rua vers la sortie...

Rebroussa chemin vers son ex-voisin de table, lui chuchota, confuse :

– Dites... C'est bien Gandhi ?

– Soi-même.

– Dire qu'il avait fait le voeu de *brahmacharia*...

– Tiens ! Vous saviez donc ça, vous aussi ?

– Chasteté, pauvreté, frugalité...

– Pareil que les voeux des évêques, en somme ; sauf que lui les a respectés.

– Son épouse aussi, d'ailleurs.

– Bien forcée !

– Qu'est-ce qu'il a bien pu faire au bon Dieu pour mériter une fin pareille ?

– Mannequin publicitaire pour l'université de Lille, l'agence d'interim Adeco, les cours particuliers Acadomia...

– Dire qu'il souhaitait qu'on l'oublie... Pauvre *mahatma*. Transformé en icône publicitaire par ceux même qu'il a combattu toute sa vie.

– Mais le sort d'autrui, que vous importe ? Vous êtes désormais une élue !

– Vous avez raison ; bienheureux les ignorants du malheur des autres, car ils ne souffriront jamais ! Au fait, dites donc, vous vous étiez planté : vos deux semaines n'ont pas duré plus d'une heure...

– Ils ont dû vous trouver des circonstances atténuantes. Peut-être qu'ils ont lu votre "Robert des noms propres" ?

– Je dirais plutôt mon "péplum", ou ma "biographie de la faim".